



Editorial

Ces derniers temps, afin de mieux situer la géopoétique par rapport au cours de l'histoire et sur la carte de la pensée moderne, je me suis embarqué dans une relecture massive de Hegel et de Marx, de Heidegger, de Husserl et de Descartes. Cela a absorbé toute mon attention et explique en partie le retard pris dans la parution de ce Carnet de bord.

Retard? Dès qu'une chose vit, elle subit des irrégularités, des perturbations chronologiques, des déplacements. Navigation hauturière – rien à voir avec le cabotage codé à l'avance.

Les résultats des études et cogitations évoquées plus haut paraîtront au fil du temps. Pour l'instant, dans le cadre de notre Carnet de bord, je me contenterai de citer Hegel parlant de Descartes : « Ici comme un navigateur ayant fait la rude traversée d'une mer tempétueuse, on peut crier : Terre! »

Ce que Hegel entendait par cette image, c'est qu'avec Descartes, la pensée, dégagée de toutes les conceptions mythiques, religieuses et métaphysiques du monde, avait enfin trouvé son fondement sûr : le rapport entre l'être humain défini comme « la chose pensante » et la nature, définie comme « la chose étendue ».

C'était net, clair et précis.

Mais si dans ces parages cartésiens on pouvait crier « Terre! », on était, en réalité, encore loin d'un rapport riche entre l'être humain et la Terre. Au contraire, un certain cartésianisme (méthodologie mécaniste, etc.) allait nous en éloigner de plus en plus.

Trois siècles plus tard, ayant foulé consciencieusement ce terrain, ayant tenté de prolonger géométriquement la méthode de Descartes, Husserl allait finir par reconnaître que la Terre n'était encore que « promise ». Où en sommes-nous aujourd'hui?

Évolution de la pensée à part, l'Histoire a tout fait pour nous faire perdre complètement la Terre de vue, et pour que le monde s'abîme dans

l'immonde. Le résultat est que nous nous trouvons actuellement dans un marasme existentiel, lui-même pris dans un système mondialiste voué à une croissance perpétuelle où l'individu est réduit à l'état de consommateur, invité à consommer le plus possible, pour que l'économie prospère.

Toute une littérature, tout un art ne font que refléter la situation, en grossissant plus ou moins les traits. On appelle cela « culture ». Et tout le monde s'exprime, il n'y a jamais eu autant d'expression, mais sur un fond de plus en plus restreint.

Dans ce contexte, que faire ?

Plus précisément, que peut faire la géopoétique ?

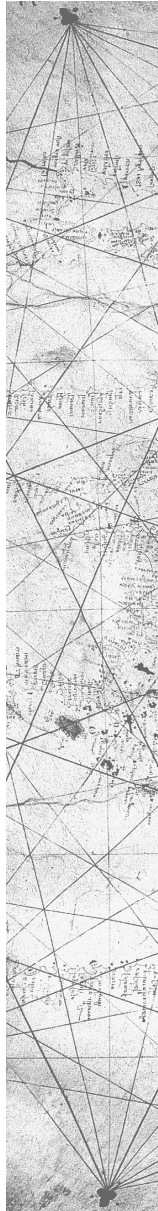
Revenons brièvement, une fois de plus, sur ce qu'est la géopoétique, et sur le rôle qu'elle peut jouer dans le contexte général que j'ai évoqué plus haut.

En entendant prononcer le mot « géopoétique », la plupart des gens retiennent surtout le mot « poétique », qu'ils interprètent à tort comme étant avant tout une poésie d'ordre bucolique, rural, vaguement géographique, ou que sais-je encore ? Alors que, et il faut toujours insister là-dessus, il s'agit d'une nouvelle théorie-pratique pluridisciplinaire, qui traverse les domaines séparés de la science, de la philosophie et de la poétique, afin de renouveler et de développer le rapport entre l'esprit humain et la Terre.

D'autres, un peu mieux informés, la rapprochent de l'écologie, mot qui, en ce moment, fait quelque bruit sur la place publique, où il risque de s'éroder, de se diluer dans une politique sans vision. Que la géopoétique soit voisine de l'écologie et ait partie liée avec elle, est certain. L'écologie met en question la notion d'une civilisation sans nature et aborde le problème de la durabilité d'un monde sans Terre. Mais il lui manque un langage adéquat pour développer pleinement le rapport entre l'esprit et la nature évoqué plus haut pour fonder un monde.

C'est à l'élaboration d'un langage général que l'on travaille en géopoétique, et ce à plusieurs niveaux.

Voilà, esquissée en quelques mots, la grande navigation géopoétique, qu'il est bon d'avoir toujours présente à l'esprit.





Parlons maintenant plus en détail de notre bateau, l'Institut, et de ses embarcations de reconnaissance, les centres et ateliers.

Si la parution de ce nouveau Carnet de bord a subi un certain retard, c'est aussi parce que nous attendions les rapports des différents groupes. Certains sont arrivés très vite, mais d'autres, malgré les rappels, ne sont jamais arrivés. C'est que certains groupes se trouvent actuellement dans une situation incertaine fluctuante, due tantôt à la dispersion des membres, tantôt à la disparition du directeur, tantôt même, hélas, à la maladie.

Sur un plan plus général, je suis le premier à reconnaître combien il peut être difficile de rassembler des personnes autour d'une idée, puis de s'activer à développer cette idée selon les possibilités et les ressources des divers contextes locaux (c'était le but de l'« archipelisation »). Je sais ce qu'il faut de persévérance et d'inventivité pour qu'un groupe se maintienne.

Donc, si c'est avec un certain regret que je vois disparaître certains groupes, c'est sans états d'âme, sans désillusion. Il n'y a pas là de quoi s'étonner, encore moins de se lamenter. Nous n'avons jamais fait de prosélytisme. Nous avons même dû écarter certaines propositions de création de centres ou de collaborations qui ne nous semblaient pas sérieuses.

On peut s'attendre à ce que d'autres groupes se créent. Il faut surtout dire que si certains groupes s'épuisent ou disparaissent, d'autres se développent remarquablement : je pense aux activités multiples de La Traversée, au Québec, qui voit le nombre de ses membres augmenter régulièrement, à celles du Scottish Centre for Geopoetics et de l'Atelier du héron, en Belgique. On trouvera leurs rapports détaillés dans les pages qui suivent. En effet, dans ce Carnet de bord, au lieu de faire un panorama avec des points d'interrogation et des points aveugles, nous avons décidé tout simplement de donner plus de place à ces groupes.

Je termine l'éditorial de ce nouveau Carnet de bord avec des salutations océano-géopoétiques à la ronde, et avec des souhaits de bonne navigation, solitaire ou en groupe, à tous et à toutes.

Kenneth White